

Une famille de Sedan à Bressuire

Témoignage de M. Paul BRIFFE

recueilli par Marylise HIRTZ¹

Je m'appelle Paul Briffe, mon surnom est Loulou, je suis né à Sedan le 26 août 1932. Je vais vous raconter un peu mon enfance, de 6 à 8 ans, parce que c'est des souvenirs qui me sont restés.

Mon père était chauffeur de madame Desfort de Montagnac, il nous emmenait à l'école avec la voiture, avec Mlle Desfort. On vivait très bien.

¹ Les questions posées par Mme Hirtz sont en italique.

Le week-end, on faisait du patin à glace, après on pouvait jouer au football parce que le stade était tout près de chez nous, et après c'était l'école. On s'amusait bien, il y avait même le champ de courses à côté, c'était des courses de chevaux militaires, parce-que à l'époque, il y avait une caserne de soldats à Sedan. Le dimanche, on les voyait défiler à cheval, avec la musique, c'était vraiment joli.

Un beau jour ils nous ont distribués des masques à gaz, on ne savait pas trop pourquoi, on était un peu ignorant, puis personne nous disait quoi que ce soit.

C'était à l'école?

Oui c'était à l'école. A la récréation, on descendait dans les abris qui étaient déjà faits avec des tôles rondes, avec des sacs de sables dessus. On essayait ces masques à gaz, une demi-heure. On n'aimait pas ça, parce que ça puait le caoutchouc, c'était vraiment très désagréable. C'était comme ça, et on a entendu parler de guerre, mais les parents n'en parlaient pas.

Ils avaient connu la guerre 14-18

Puis, devant les enfants, ils ne parlaient pas trop de guerre. C'est difficile...

Beaucoup de militaires qui étaient dans la cour chez nous jouaient avec nous, ils jouaient au tennis, mais après on s'est aperçu que beaucoup s'en allaient, ils remontaient sur la frontière belge.

La caserne se vidait petit à petit ?

On voyait partir les canons et tout ça, après on a entendu parler de la guerre, voilà que les Allemands allaient attaquer la France, mais à l'époque nous on n'y portait pas trop attention parce que à notre âge on ne savait pas trop ce que c'était et puis nos anciens, la guerre de 14, ils n'en parlaient pas. Je me rappelle quand même avoir visité le Fort de Douaumont, l'ossuaire, avec mon père et des amis.

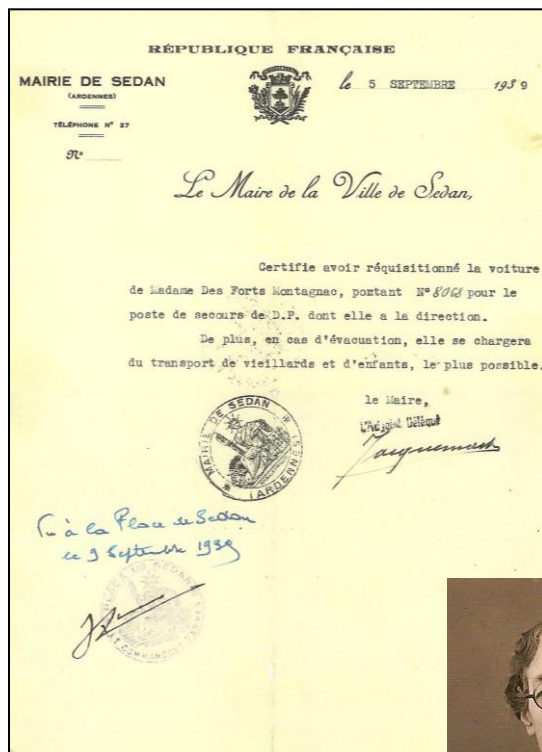
Puis, un garde champêtre est venu dans la cour chez nous, avec son tambour, en disant : « préparez vous à évacuer, la guerre est déclarée, les allemands... »

Aussi brusquement que ça ?

Oui aussi brusquement que ça, surtout pour nous, peut être que nos parents s'en doutaient. Ils savaient, mais nous, non. Et puis, on entendait dire que les Allemands tuaient les petits enfants, c'étaient des sauvages, nous avions peur.

Le garde champêtre est donc passé à 5 heures le soir, le 9 mai en disant : « il faut évacuer, les Allemands sont à 30 kilomètres, il faut que tout le monde évacue. Vous avez l'ordre de vous diriger, toutes les Ardennes, sur les Deux-Sèvres. » Et mon père qui avait fait la guerre de 14, a dit : « oui

bon, on attend, de toute façon, ils ne sont pas encore là. »



Certificat de réquisition d'une voiture de Mme Des Forts Montagnac, du 5 septembre 1939.

Coll. privée



Photographie de Mme Des Forts Montagnac

Coll. Privée

Le 9 mai au soir on s'est couché comme si de rien n'était. Et à 3 heures du matin il a fallu évacuer parce qu'ils bombardaient Sedan. On entendait des tirs de canon. On a pris les voitures ; la patronne de mon père, Mme Desfort, qui était noble s'occupait de la Croix Rouge avait dit : « vous prendrez 2 voitures puis moi je garderai l'autre voiture pour partir avec mon fils », puis : « je resterai la dernière à Sedan. Je partirai

la dernière » ; c'était une femme très très bien.

Mon père avait son permis, mais mon frère aîné qui n'avait que 20 ans et qui n'a pas été mobilisé à l'époque a ajouté : « bon j'ai pas le permis mais ça fait rien, on prend la voiture et puis on s'en va ».

A 3 heures du matin on a été obligé de partir parce que ça allait trop mal. On est allé chez une de mes tantes, à Novy-Chevrières, qui est à 20 kilomètres à peu près, et on a fini de passer la nuit chez elle.

A 8 heures du matin, ça allait vraiment mal, on a été obligé de repartir, mais auparavant je me rappelle d'avoir vu des centaines d'avions allemands qui passaient au-dessus de la maison, qui bombardaient. Il y a environ 12 bombes qui sont tombées, à une distance de 100-150 mètres. On s'est caché derrière un mur ; 12 bombes, à 150 mètres, ça fait du bruit.

Après on est parti, direction Rethel. Rethel brûlait, c'était vraiment horrible ; ils avaient bombardé, bombardé, tout Rethel. En fait, lorsqu'ils nous ont bombardés, au début, ils se dirigeaient sur Rethel.

On s'est trouvé avec beaucoup de gens sur les routes, des gens qui emmenaient leurs vaches, des chevaux, des chèvres, des charrettes à bras, parce que il y en a qui emportaient des sommiers, des matelas, tout ce qu'ils pouvaient emmener. Mais petit à petit ils abandonnaient tout, comment voulez vous, on était mitraillé sur les routes. En plus les avions, italiens et allemands, avaient mis des sirènes qui faisaient énormément de bruit quand ils attaquaient. Ils nous mitraillaient sur les routes et avec ces sirènes ça faisait un bruit épouvantable.

Pour faire peur aux gens ?

Voilà, pour nous faire peur. On a passé à travers, on s'arrêtait, on se cachait derrière les arbres quand on entendait arriver les avions et on repartait. On a eu de la chance, il y avait beaucoup sont morts sur les routes, des chevaux qui étaient crevés, qui étaient gonflés. C'était vraiment épouvantable.

Il y avait l'armée aussi qui était avec nous et qui arrivait, pour renforcer les lignes sur la frontière. Mais c'était la vraie pagaille avec l'armée et les civils, on ne savait pas par où passer. Il y avait tellement de monde sur les routes, mais on a réussi quand même petit à petit à s'infiltrer, à passer.

On est passé à Montargis, on a fait des haltes, parce-que il fallait prendre de l'essence et trouver des pompes. A l'époque, les pompes à essence n'étaient pas des pompes comme on a maintenant. C'était des pompes à main qui crachaient 5 litres d'un côté puis 5 litres de l'autre, c'était marrant. L'essence n'était pas cher et il n'y avait pas tellement de voitures, il y avait 10% de la population qui avait des voitures, très peu. C'était des personnes riches.

On a donc passé à Montargis, Montrichard, j'en ai beaucoup entendu parler et après nous sommes arrivés à Niort qui nous a accueillis.

Je reverrais toujours, il y avait des pauvres gens... c'était vraiment lamentable, des gens qui étaient pleins de poux...Il n'y avait aucune hygiène. Je me rappelle, ils nous avaient mis des grandes tables dans le hall pour nous donner de la nourriture. Je me rappelle avoir vu un enfant qui avait peut être 4-5 ans, il avait une tête d'une personne majeure, puis un petit corps. Je le reverrai toujours dans son berceau

Puis la préfecture de Niort nous a dirigés sur Bressuire.

Vous saviez que vous deviez vous retrouver à Niort ?

On avait l'ordre de se diriger sur la préfecture des Deux-Sèvres, c'était le pays le moins peuplé.

A Niort, ils nous ont dit : « vous allez à Bressuire ». Alors on est venu à Bressuire. On était logé à la gendarmerie, parce qu'à l'époque on n'avait pas encore reçu de maison. Le logement, c'était bien joli, mais on n'avait pas de cuisinière, on avait rien. On était un peu éparpillé ; il y avait mon frère et ma sœur qui allaient chez des gens pour manger, c'était comme ça.

On avait évacué avec un juge d'instruction, M. Colot. A qui il a été demandé de rentrer au tribunal de Bressuire. Il a dit : « moi je veux bien rentrer au tribunal de Bressuire, à une seule condition, c'est que vous trouviez un logement pour monsieur et madame Briffe et ses enfants ». Alors ils nous ont trouvé un logement rue Victor Hugo. Déjà on avait un logement, mais rien à mettre dedans. Mes parents se sont débrouillés tant bien que mal pour avoir une cuisinière, pour faire la cuisine. Il y avait déjà le gaz de ville, c'était déjà bien.

Vous avez dû avoir un choc, après avoir traversé toute la France pour fuir !

Les allemands sont arrivés, peut être 3 semaines après.

Ils n'ont pas bombardé Bressuire, ils ont tiré au canon, à la mitrailleuse sur certains soldats qui étaient ici, je me rappelle avoir vu des prisonniers sénégalais dans le kiosque de la Place Saint-Jacques.

Quand les Allemands sont arrivés à Bressuire, ils sont arrivés par la route de Thouars, ils ont tué un pauvre homme qui emmenait ses vaches au champ, il était criblé de balles, je le reverrai toujours. A la porte Labâte, il y avait des grilles avant le bistrot ; il y avait tout un rang de grilles, et il était accroché à cette grille. Des gens l'ont emmené dans une charrette à bras, je ne sais où, au cimetière.

Les gosses, on était déjà là, c'est quelque chose, on dirait qu'ils nous attiraient. On n'avait pas trop peur. Il y a des gens qui racontaient des bobards, que c'était des véritables sauvages. Absolument pas, on ne peut pas dire ; quand ils sont arrivés à Bressuire, ils étaient très corrects.

Ils ont envahi Bressuire, puis c'était terminé. Les officiers étaient très corrects. Ils ont envahi toute la France mais ça pas été des sauvages à tuer tout le monde. Non, ils n'étaient pas comme ça.

On habitait déjà près de la place Saint-Jacques, il y avait le stade Jules Ferry, il était là où ils mettent les manèges, l'été, tout là haut. C'était un stade de football. Ils avaient pris le bâtiment du stade pour ranger leurs chaussures de football, leurs affaires de sport. On jouait au football avec

eux. Je me rappelle, il y en a un qui était professeur de gymnastique, il s'appelait Kurt, il était super gentil. Il parlait un petit peu français et nous disait : « qu'est ce qu'on fait là ? On devrait être chez nous ». Ils avaient toute une famille, ils étaient enrôlés de force dans l'armée allemande. Et puis voilà, il n'y avait rien à faire, c'était comme ça.

On s'est intégré comme ça, puis on les a acceptés, ça se passait pas trop mal, à part qu'un jour on a fait des bêtises.

Racontez les bêtises

Un jour dans ce bâtiment, il y avait un hublot. On est passé par ce hublot et on leur a pris toutes leurs chaussures. Il y avait plus de cent paires de chaussures et on les avait mises dans la gargouille. Il y a un officier allemand qui est venu, il a demandé qui avait fait ça. Naturellement on était tellement bête, on a tourné autour du pot et il a bien vu que c'était nous. Il nous a emmenés à la Kommandantur pour nous faire peur. Il nous a donné 24 heures pour remettre toutes les chaussures. Alors on a été chercher les chaussures dans la gargouille et on est allé les remettre. Il n'y a rien eu.

Au début, quand on est arrivé, on n'était pas tellement bien reçus. C'était un peu... c'est ce qui faisait mal. Parce que on nous appelait les boches de l'Est, on venait manger leur pain blanc, on était des voyous, comme des romanos, pareil. A l'école ça se ressentait aussi : « T'es un boche, t'es un boche », ça venait des parents, « t'es un gosse de l'Est, t'es un voyou, on va te casser la gueule ». C'était ça, alors on se bagarrait souvent. Enfin, on se défendait, de ce côté là on avait le poing facile.

Y avait-il d'autres familles qui sont arrivées en même temps que vous à Bressuire ?

Très peu, je ne m'en rappelle pas tellement. Y'en avait quelques-uns des Ardennes mais on n'était pas du même pays. C'était le pays des Ardennes, mais de Nouzonville, de Charleville Mézières, un petit peu de tous les coins. On n'était pas tellement à Bressuire, il y en avait beaucoup à Parthenay, en Vendée, dans les Charentes, Poitiers un petit peu. Mais à Bressuire on était peut être une dizaine, une vingtaine.

Vos parents ont réussi à trouver un travail ?

Mon père à l'époque, il ramassait du vin dans les campagnes pour la maison Voué. Il allait chercher du vin à Montreuil-Bellay, avec un camion, et puis le camion, c'était au gazogène parce que il n'y avait plus d'essence. Il ramassait tout ce petit vin pour Voué, le marchand de vin.

Après il est rentré à l'abattoir. Nous on a été à l'école jusqu'à 14 ans. Il fallait s'adapter à tout. On n'a pas été trop malheureux, faut pas dire, il y a eu plus malheureux que nous. On a été déraciné, on s'y est fait quand même. Il y a des fois on n'avait pas de chauffage, on allait chercher du coke dans les wagons de l'abattoir... C'était du charbon qui n'était pas brûlé, qui faisait marcher les locomotives. On allait chercher ce charbon la nuit, parce qu'il ne fallait pas se faire prendre. Alors, à 3 heures du matin, aller farfouiller dans un wagon, je vous dis pas.



A gauche, Paul Briffe ; au centre son petit frère, décédé en 1941, et Jean son grand frère.

Coll. Privée

On allait ramasser des glands, on allait aux champignons pour les vendre, avec des poussettes. On avait une poussette, comme les enfants, pour mettre nos sacs de champignons.

Dans votre famille vous étiez combien?

On était huit, sept parce que mon petit frère est décédé en 1941... On était plus que sept.

Vous êtes arrivés en quelle année sur Bressuire ?

Le 12 mai, le 10 mai... on est arrivé à peu près le 15 ou le 16 mai. On a mis 4-5 jours, pour faire 600 kilomètres. On est arrivé vers le 15 mai. Les allemands sont arrivés 1 mois après, 3 semaines.

Quand mon petit frère est mort en 1941, il y avait même des Allemands, on jouait ensemble au stade qui ont eu une grande peine.

Puis on avançait dans les années 1942-1943-1944. Les Allemands étaient moins facile, il y avait déjà le maquis, les terroristes, ils parlaient de terroristes.

Ils ne parlaient pas de Résistance.

Non ils parlaient de terroristes, déjà ils étaient méfiants, ils devenaient plus hargneux.

Ils étaient mis sous pression par leur hiérarchie ?

Exactement ils étaient poussés par Hitler. Ils ne pouvaient pas reculer, parce que s'ils reculaient, c'était la Sibérie. Ca, ils en avaient la frousse ; tous ceux qui ne voulaient pas marcher, c'était la Sibérie. La Sibérie, ils en revenaient pas.

Après, il est donc venu les SS, la Gestapo, c'était la police allemande d'Hitler. C'est eux qui ont fait surtout beaucoup de mal avec la gendarmerie française aussi.

Je me souviens, j'avais deux petits copains qui habitaient Bressuire, tout près de chez nous. Ils s'appelaient Sami et Félix ROTSZTEIN. On jouait ensemble et un dimanche matin, la Gestapo est venu les chercher. Ils ne sont jamais revenus ; ils les ont emmenés à Auschwitz pour les gazer et puis les passer dans les fours, et ça c'était vraiment... C'est eux qui ont fait tout le mal. C'était vraiment triste de voir ça, des gosses qui faisaient pas de mal du tout. Que voulez vous y faire? C'était comme ça, c'était moche.

Alors après, je me souviens de beaucoup de choses. J'ai eu très très peur parce que je ne pensais plus aux bombardements, aux mitraillages. Et la nuit, on entendait beaucoup d'avions anglais qui venaient bombarder Thouars.

A cause du dépôt de la Gare?

Oui mais ils mitraillaient, ils ne bombardaient pas, seulement surtout les ponts.

Les voies de communication ?

Oui les accès, les ponts de Thouars, de Parthenay, le viaduc de Parthenay. Ils parachutaient aussi des armes aux maquisards.

Ça, on les entendait presque toutes les nuits. Quand ils venaient le jour, c'était pour mitrailler le dépôt de Bressuire ; ils mitraillaient toutes les locomotives, tout ce qu'ils pouvaient, pour les rendre inutilisables.

Un dimanche matin, j'ai eu très peur. J'ai pas eu peur quand on a évacué, mais ce jour j'ai eu très peur. Je me rappelle que maman m'a dit : « écoute, tu vas aller chercher des ravenelles. » On avait 2-3 lapins, un peu d'élevage, 2-3 poules. Alors je suis parti route de Boismé. A l'époque il n'y avait pas toutes ces constructions, c'était des prés. Et j'ai vu 2 avions qui venaient, pas très haut, c'était à 25, 30 mètres de hauteur, je les reverrai toujours mitrailler, mais alors mitrailler, mitrailler le dépôt. Je croyais qu'ils tiraient sur moi et en réalité, c'était des douilles qui me tombaient aux pieds. Alors là j'ai eu une frousse, la plus grande frousse de ma vie parce que je ne m'y attendais pas. Je suis rentré dans une maison, la porte était ouverte, je me suis fourré dans un placard, avec les casseroles, tellement j'ai eu peur. Et puis, ma foi, ça c'est terminé. Je suis sorti en regardant, c'était plein de douilles par terre. Ils avaient mitraillé tout le dépôt, toutes les machines étaient perforées.

Après, on est allé voir les dégâts qu'ils avaient fait. Ils avaient tué des Allemands. En face de la route qui remonte à la rue Victor Hugo, au Guédeau, il y avait un Allemand qui était monté sur le toit d'une maison, avec un fusil mitrailleur. Les avions l'ont aperçu et ils l'ont descendu. Ils voyaient clair de là haut.

Plus ça avançait, plus les Allemands avaient peur. Place Saint-Jacques, ils étaient cachés sous les arbres avec les camions, les mitrailleuses.

Un jour, un allemand m'a appelé. Vous savez, les gosses, on était toujours fourré partout, dans les trucs les plus dangereux, on n'avait pas

peur. Il m'a dit : « Komm, Komm », « viens, viens ». Il m'a fait signe d'aller chercher une brouette. J'ai trouvé une brouette, je ne me rappelle plus où, et il m'a mis 50 kilos d'haricots blancs dessus, puis il m'a dit : « los, los », « vite, vite ». Je vous dis pas, j'avais 10 ans, le sac faisait pas lourd dans la brouette. Puis je suis remonté avec ça chez nous. Je vous dis pas qu'on a fait la fête. 50 kilos d'haricots blancs, c'était vraiment...

Ensuite, les maquisards sont arrivés, les Allemands sont partis. Je me rappelle avoir vu des chars de la division Das Reich qui revenaient d'Oradour. Ils s'étaient arrêtés place Saint-Jacques, au bureau de tabac pour acheter du tabac. A l'époque, il y en n'avait pas beaucoup, mais eux, ils avaient des droits. Ils se sont arrêtés là et montaient sur Nantes. Ils avaient même abattu un mulet. Avec mon père et mon frère on est allé chercher la viande de ce mulet pour le manger.

La Libération est arrivée.

Mais avant de partir, les Allemands avaient tué un de mes petits amis, route de Saint-Porchaire, Guy Foucault. Ils ont tiré au canon dessus, beaucoup ne le savent pas, mais il a pris un obus dans le ventre. Il était de mon âge. Il y avait un arbre, l'obus a traversé le corps de Guy, et puis l'est bus est rentré dans l'arbre. Là c'était de la sauvagerie.

Alors voilà un petit peu nos...nos histoires des Ardennes.

J'espère qu'on reverra plus ça, parce que c'est pas joli. On a souffert mais il y a eu pire. On a tout perdu, on peut rien emmener dans une voiture, on laisse tout. Espérons que c'est fini. Parce que les Ardennes c'était vraiment... On était bien, moi j'aimais bien, on était heureux en étant gosse. Mais que voulez vous ce sont les circonstances de la vie.